

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le **PRIX** de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

HISTOIRE AUTHENTIQUE.

LE
CAPITAINE DAVID.

(Suite et fin.)

Je trouvai M. David, pâle, le visage baigné de sueur, ses habits ruisselants de pluie. M. le Pasteur, me dit-il avec agitation, mon fils est toujours plus mal; je ne sais pas combien de temps il pourra vivre encore; il désire vous voir; il vous a demandé plusieurs fois; consentiriez-vous à venir?—Je me reprochais, Monsieur, de ne vous l'avoir pas offert, et j'allais retourner chez vous.—Quoi! vous consentiriez! cette après-midi je n'avais pas osé vous le demander; mais vous ne savez pas, il fait un temps affreux; la pluie...—Je vais prendre ma Bible, et je vous suis.—"Je vous conduirai, M. le pasteur, appuyez-vous sur moi." Dans son émotion, il me tirait avec force, et le bras qu'il avançait pour me soutenir était tremblant.

J'espérais que les craintes du père étaient exagérées et que sa tendresse lui faisait croire le mal plus grand qu'il n'était réellement. Je voyais encore Paul tel que je l'avais vu quelques jours auparavant, plein de gaieté et de vie. Hélas! le premier coup d'œil dissipa mes illusions, et me pénétra de son danger.

A peine l'aurais-je reconnu; pâle, les traits étirés, la respiration difficile, livré à un pénible sommeil, voilà comment je retrouvais celui dont l'expression naguère respirait la santé et la force. Il me fut difficile de résister à mon attendrissement; mon premier mouvement eût été de me jeter sur ce pauvre visage si changé, et de le couvrir de larmes. C'est par le péché que la maladie et la mort sont entrées dans ce monde, et jamais leur atteinte ne paraît plus cruelle que lorsqu'elles s'exercent sur les figures qui semblaient faites pour le bonheur, et où l'expression de la douleur produit un si pénible contraste. Du reste tout autour du malade était propre, et bien rangé; on voyait que rien n'avait été négligé. La femme qui le soignait se pencha vers lui. "Voilà, dit-elle à demi-voix, M. le pasteur, que vous avez demandé." L'enfant ouvrit les yeux, me regarda un moment, me tendit la main.—Je vous remercie, Monsieur, me dit-il, asseyez-vous à côté de moi. Je suis

bien malade, ajouta-t-il d'un ton fort tranquille. Je crois que je vais mourir, je voudrais que vous me parlassiez de Dieu et de mon Sauveur, vers lesquels je vais. J'aimais beaucoup quand vous m'en parliez.

Je surmontai mon émotion, pour rappeler à Paul les grandes vérités qui avaient eu un si facile accès dans son cœur; il répondait quelques mots qui peignaient sa foi et son entière confiance; il acceptait avec joie tout ce que je lui disais. Ce passage, objet quelquefois de tant de terreurs, ne l'effrayait point; il se laissait aller doucement dans les bras de son Sauveur. Tant de foi et de calme au milieu de l'angoisse, ce besoin de trouver son Dieu, produisirent chez moi une vive reconnaissance, et changèrent mon amère douleur en profond attendrissement. J'ai plus d'une fois admiré dans ma carrière la parfaite confiance avec laquelle des enfants, des gens simples et peu instruits s'en remettent à Dieu de leur avenir, sans hésitation, sans crainte, comme sans regrets. Je fis au pied du lit une courte prière; Paul me remercia d'un signe de tête; puis voyant qu'il se taisait et qu'il fermait les yeux, je me retirai dans la chambre à côté, craignant de le fatiguer.

Je m'aperçus alors que le capitaine n'était plus avec nous; je le vis rentrer un moment après; je lui dis ce qui s'était passé: je lui parlai de l'état d'âme si satisfaisant où j'avais trouvé son fils; je ne négligeai rien pour le convaincre de ma sympathie et de mon attachement. Il était touché, mais trop agité pour me prêter de l'attention; il me remerciait, mais me répondait à peine.

La femme qui soignait Paul vint nous dire qu'il avait demandé si j'étais encore là, il désirait me voir. A ces mots, il me parut que le pauvre père fit un mouvement pour se retirer, tout en me poussant en avant. Il semblait qu'il eût abdiqué ses droits, et qu'il me remit son fils. Je le pris par la main. Ne voulez-vous pas entrer? lui dis-je.

Moi entrer, M. le pasteur? je ne le ferai pas, je ne le dois pas; priez pour cet enfant, dites-lui tout ce qu'il faut; mais moi qui ne sais pas même prier, moi qui me suis montré l'ennemi....Non, non je souillerais vos paroles, je détruirais l'effet de vos bénédictions.—C'est vous, et non pas moi, que Paul veut auprès de lui. Allez, allez. Et il sortit précipitamment.

Paul me rappelait, pour me parler de son père. Vous le consolerez quand je n'y serai plus ; pauvre père, il sera bien malheureux ! Vous lui parlerez aussi de Dieu, vous lui direz ce que vous m'avez dit. Vous me le promettez, Monsieur ? — Où est-il mon père ? J'espère qu'il dort. Adieu, me dit-il ensuite, vous reviendrez ; à demain.

Je restai encore quelque temps sans qu'il m'adressât la parole ; le père entra et sortait continuellement de la maison sans paraître s'apercevoir qu'il faisait une pluie violente ; il m'inspirait une profonde pitié. Enfin voyant son fils endormi, il se hasarda dans la chambre, et s'assit à quelque distance, restant immobile, les yeux fixés sur lui.

Je partis avec le projet de revenir le lendemain de grand matin. En effet le soleil n'avait pas encore paru, que je m'acheminai plein d'émotion vers mes amis. La campagne rafraîchie par la pluie, avait une pureté et un calme qui contrastaient avec les impressions douloureuses de cette nuit de trouble et d'orage. Le souvenir de la chambre du malade, des trois personnes que j'y avais laissées, de ce silence solennel que la respiration seule de l'enfant interrompait, ne m'avait pas abandonné un instant ; mais dans cette matinée si belle, la nature semblait s'être reconciliée avec l'homme et lui promettre la paix. On éprouvait, comme malgré soi, un espoir, un soulagement irrésistible ; il semblait que le poids de mon cœur dût se dissiper comme un rêve pénible.

Hélas ! il ne pouvait en être ainsi ; j'entrai dans la maison, où je ne rencontrai personne ; j'allai droit à la chambre, j'ouvris la porte avec précaution, il semblait que je vinsse de la quitter : tout y était dans le même état, le père qui ne s'était pas couché, était resté à sa place ; seulement la garde malade, cédant à sa fatigue, dormait, la tête appuyée sur son fauteuil. On ne paraissait point s'être aperçu de l'arrivée du jour, la lampe de nuit continuait à brûler dans un coin, sa lueur pâlisait aux rayons du soleil, qui cherchaient à se faire jour à travers les contrevents. La puissance d'une nature brillante, ses teintes riantes, ses bienfaisantes impressions, ne pouvaient plus rien pour cette maison éprouvée ; c'était à une lumière plus pure à y porter la consolation.

Les jours suivants, Paul continua à s'affaiblir, bientôt il ne parla plus, son regard se troubla. Cependant il paraissait m'entendre, et quand je lui proposais de prier, il joignait les mains.

Enfin le moment vint où cette jeune âme, préparée à son délogement, fut rappelée auprès de son Dieu ; l'affliction fut générale dans le village, les habitants se réunirent pour donner au malheureux père une preuve d'attachement ; je me mis à leur tête pour accompagner le convoi au champ du repos.

Tous les yeux suivaient avec anxiété le pauvre capitaine qui faisait d'incroyables efforts pour paraître calme ; il resta maître de lui jusqu'à la fin. Dès que le cercueil fut descendu dans la fosse, j'adressai quelques mots aux assistants, je parlai de la foi et de la confiance de cet enfant qui nous laissait un exemple à suivre. Mais j'ouvrai de trop étonner M. David ; le regard, qu'il m'adressa, me prouva qu'il était reconnaissant de ce que j'avais fait.

J'allai le voir quelques heures plus tard, lorsque les parents et les amis qui l'avaient assisté se furent retirés. Il se promenait seul dans sa chambre qui lui rappelait tant de souvenirs différents. Il vint à moi, me serra la main, me fit signe de m'asseoir et continua sa silencieuse promenade,

dont le mouvement régulier lui était sans doute nécessaire pour lui donner de la fatigue et une sorte d'engourdissement.

De temps à autre je disais quelques mots de mon bien-aimé Paul, du bonheur qui était son partage, loin des épreuves de cette terre. Le capitaine ne me répondait pas, il continuait sa marche. Tout-à-coup je le vis regarder autour de lui, se diriger vers la porte, la fermer ; puis venant à moi, se jeter à mon col et y rester attaché, en versant des torrents de larmes. Je souhaisais cette effusion, et je le retins en le serrant dans mes bras.

Qui pourrait dire qu'il a vu pleurer le capitaine David, s'écria-t-il ? Vous seul, M. le pasteur. Ce n'est pas la mort de cet enfant qui me met dans cet état, c'est le sentiment de ce que vous avez fait pour moi. Vous qui l'avez assisté jusqu'à la fin, pouvais-je le consoler, lui parler ? Je vous l'ai remis, vous ne m'avez pas refusé, moi misérable qui ai constamment cherché à vous contrarier. Il prononça ces paroles avec une véhémence qui m'effraya. — Oh ! pardonnez-moi, je vous en conjure ; laissez-moi me jeter à vos pieds, et vous implorer à genoux.

Ce fut avec peine que je parvins à l'empêcher de me donner cette marque de repentir à laquelle il voulait se soumettre.

Ce n'est pas devant moi un homme faible, un pécheur qui peut-être même n'est pas sans torts vis-à-vis de vous, qu'il faut s'humilier. Si vous sentez le besoin de pardon, c'est plus haut qu'il faut le chercher.

Oh ! dit-il, je suis un être abominable ; mais si vous saviez combien je suis malheureux, si vous connaissiez toutes les pensées qui ont roulé dans ma tête, vous ne m'abandonneriez pas.

Je suis bien loin de vouloir vous abandonner ; mais eussé-je cette coupable pensée, je ne le pourrais pas : j'ai promis à Paul de chercher à vous consoler, il m'en a fait solennellement prendre l'engagement ; et je lui racontai ce qui s'était passé.

Les dernières paroles de Paul devaient avoir une grande portée. En avait-il le pressentiment, lorsqu'un mouvement si filial et si pur les lui dictait. M. David vit dans le désir de son fils une direction qui avait quelque chose de sacré. Il lui apparaissait alors comme un être supérieur auquel il devait se soumettre. Ah ! n'est-ce pas ce sentiment qui nous domine lorsque nous venons de perdre le premier objet de notre affection, de chercher quelque chose à faire encore pour lui ? N'est-ce pas un besoin impérieux de suivre ses dernières volontés ? Paul vous a dit cela ? Paul a pensé à moi ? Il a voulu que je fusse remis en vos mains ? Et des sanglots vinrent le suffoquer. " Cher enfant, je ferai ce que tu as désiré ; oui, je l'obtiens. C'est donc toi qui étais le véritable père, tandis que moi, moi... pauvre incrédule..."

Vous, incrédule, M. David ! vous ne l'avez jamais été, pensez à ce qui vient de se passer. N'avez-vous pas donné, malgré vous peut-être, une preuve éclatante, irrécusable de votre assentiment aux grandes vérités religieuses.

Je n'en serais que plus coupable, ajouta-t-il après un moment de réflexion.

C'était, quelque chose d'avoir sauvé le capitaine du désespoir du premier moment, de l'irritation et du murmure ; on aurait pu craindre qu'un caractère si fort éclatât avec violence, mais une véritable douleur est le plus souvent muette et résignée ; je jugeai de la profondeur de la sienne par le changement qui s'opéra en lui ; point de ces accu-

sations contre la vie, de ces lieux communs dont il était autrefois si prodigue. Il était reconnaissant de ce que je faisais pour lui. Il était avide d'espérances pour remplir son cœur, l'occuper, le transporter à la suite de celui qu'il avait perdu ; il se livrait, à la pensée d'une providence toute puissante, d'une existence future, du bonheur de son enfant, à l'espoir de le revoir. Tous ces sentiments se trouvent naturellement dans notre cœur ; ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à les obscurcir et à les repousser.

Que ferais-je sans vous, M. le pasteur, me disait-il, à quoi occuper mon temps ? Cette maison, ce jardin que je soignais, c'était pour lui, je pensais sans cesse à son avenir, j'espérais qu'il me serait bien supérieur. Il me semblait qu'en lui donnant une éducation soignée, il ne rencontrerait point les obstacles qui m'ont arrêté. J'imaginai pour lui une carrière brillante ; et maintenant...

Et maintenant, vous direz qu'il a obtenu un bonheur que vous n'auriez pas osé espérer ; qu'il est exempt des peines de cette vie, dont votre tendresse eût été impuissante pour le délivrer ; des mécomptes, des maladies, du fardeau de nos passions, qui gâtent les positions les plus heureuses. St. Paul, ce grand apôtre qui porta l'Évangile aux nations les plus éloignées, au prix de tant de persécutions, de tant de dangers, dit : " J'estime que les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire à venir qui doit être révélée en nous. Car nous savons que toutes les créatures soupirent et sont en travail, en attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption de notre corps."

Le dimanche qui suivit la mort de son fils, on vit le capitaine paraître dans cette église, dont il s'était tenu si longtemps éloigné, et dont il avait éloigné tant d'autres. Il semblait qu'il fût heureux de faire cette démarche, qui eût pu coûter à un homme moins franc et loyal. Ce fut un grand événement pour la communauté ; savez-vous, dit-il, ce que j'aurais eu au cœur de faire, ce que j'aurais fait, si vous m'y eussiez autorisé ? c'est, le service terminé, de prendre la parole, et là, à haute voix, en présence de la paroisse réunie, de reconnaître mes fautes, de proclamer tout ce que vous aviez fait pour moi, afin de ramener ceux que j'avais eu le malheur d'écarter de vous.

Sur ma demande, il s'y prit d'une autre manière ; il alla voir ses anciens camarades, il leur parla avec une énergie et une franchise toute militaire, il ne se ménagea point dans le récit de ce qu'il s'était passé entre lui et moi : c'était un besoin chez le capitaine de reconnaître ses torts. Il ne les quitta pas qu'il ne les eût convaincus. Il les amenait, comme il le disait lui-même, *tumbour battant*, à l'église. M. le pasteur, criait-il, ce sont des recrues que je fais pour vous. Car au milieu du changement de sa vie, il retrouvait souvent les expressions de son ancien état.

Pouvais-je cependant espérer que cette ardeur dont je remerciai Dieu se soutiendrait, qu'elle survivrait aux premières impressions de sa douleur. Il ne fallait pas laisser refroidir un esprit aussi actif, il fallait lui donner de l'aliment et lui faire faire des progrès dans la connaissance de Dieu.

Les premiers pas m'avaient peu coûté, il fut plus difficile d'amener M. David aux dogmes de la rédemption, du salut gratuit, de notre état de condamnation, contre lesquels il s'était si souvent élevé. Tous les hommes perdus ! M. le pasteur, j'ai peine à l'admettre d'un Dieu si bon ; lui tout puissant, avoir besoin de sang et d'expiation ! Dites que

moi je suis coupable, que j'aurais été condamné si j'eusse persisté dans ma vie passée. Ah ! je n'ai rien à répondre après tant de désordres, tant d'incrédulité. Un soldat, vous le savez, ne voit rien après cette vie. Mais d'autres moins pervers que moi, mais vous, Monsieur, dont l'existence entière est dévouée à faire le bien...

Vous ne voyez pas ce qui est dans mon cœur, combien il y a d'égoïsme, de vanité, de pensées condamnables ! combien j'ai besoin de pardon et de miséricorde ! Je n'ai pas les mêmes excuses que vous, M. le capitaine, j'ai reçu une éducation chrétienne, toutes mes pensées ont été portées de ce côté, et cependant...

Vous avez soigné mon fils sur son lit de mort ! s'écria M. David en me serrant la main, vous avez adouci ses derniers moments. Vous avez mis sous les pieds tant de choses, dont vous eussiez pu vous souvenir. C'est vous, sans doute, qui avez raison ; je veux vous croire, il me serait pénible de disputer avec vous.

Que dites-vous ? Je suis bien loin de prétendre vous imposer d'autorité mes sentiments, il faut que vous y arriviez par vous-même ; vous y viendrez en lisant la Bible ; c'est l'occupation qui maintenant est importante pour vous : c'est elle qui vous instruira.

Avec les dispositions du capitaine, avec un désir aussi sincère de s'instruire que le sien, il était impossible qu'il ne fit pas des progrès. Le souvenir de Paul, qu'il rappelait sans cesse, était un moyen infaillible de le conduire aux sentiments religieux.

Je le trouvai un jour dans son jardin, devant un carreau qu'il contemplait. " Voilà, me dit-il, ce que Paul a cultivé pour la dernière fois ; il était déjà malade, et il fut obligé de s'interrompre souvent ; depuis il n'est plus revenu. Ces graines ont germé après lui ; ces fleurs se sont épanouies, quoique leur maître n'y fût plus ; il m'en a parlé pendant sa maladie : il ne devait plus les voir. Je les soignerai, je les arroserai tous les jours. Il me semble que je le vois, que je l'entends. Ah ! Monsieur, pourquoi n'est-il plus là ? pour quoi... et portant la main au front, il couvrit ses yeux.

Je le pris par le bras, je lui fis faire le tour du jardin, nous nous assimes sur un banc, et je lui montrai le ciel.

Oui, je vous entends, c'est là en effet que je le cherche toujours ; je me demande s'il habite dans ces brillants nuages, dans ces lointains vapeurs, enfin dans un de ces mondes si éloignés. Dites-moi, M. le pasteur, est-ce qu'il nous voit, nous entend ? Il est heureux de nous savoir ensemble. Il faut recevoir avec reconnaissance, lui dis-je, ces élan que Dieu nous donne, ces aperçus d'une autre existence, mais auxquels nous ne pouvons nous arrêter longtemps : l'esprit se fatigue aux idées de l'infini de l'éternité. Adorons en silence, et ne cherchons à savoir que ce que Dieu a voulu nous découvrir.

Je suis souvent venu sur ce banc avec Paul, à cette heure, lorsque nous avions fini notre travail ; il me parlait des mouvements de la terre, des planètes, des étoiles fixes ; il me répétait vos leçons, qui lui faisaient une grande impression ; j'étais, Monsieur, reconnaissant de ce que vous faisiez pour lui, quoique je n'aie pas su vous le témoigner ; il me parlait aussi de Dieu, de sa puissance, du Sauveur qu'il avait envoyé aux hommes. Vos bonnes instructions n'ont pas été perdues pour lui. Voyez ce que nous sommes ; j'aurais vivement repoussé tout autre qui eût voulu m'imposer ces croyances ; de la bouche de cet enfant, je recevais tout sans l'interrompre. Bien plus, il faut que je l'avoue,

J'étais heureux de savoir ces vérités dans son cœur. Ah ! j'ai été bien coupable, mais au moins, jamais je n'ai combattu sa foi.

Une circonstance en apparence fâcheuse vint favoriser le développement religieux de cet homme intéressant. Je désirais vivement pour lui un aliment à son activité, il aurait eu besoin d'agir et de travailler pour la cause à laquelle il s'attachait. Il était à craindre que plus tard, dans le vide de son cœur, dans le manque d'intérêt pour ce qui l'avait occupé, il ne cédât à des moyens de distraction qui n'eussent pas été bons pour lui, ou à des sociétés qui lui eussent rappelé ses anciens errements. Dieu en décida autrement. Par suite des fatigues de sa jeunesse, et peut-être d'une vie peu régulière, M. David fut de bonne heure atteint par les infirmités. Son tempérament, qui paraissait si fort, changea. Une grave et pénible incommodité vint le forcer à la sujétion et à une vie sédentaire. Contraint de garder souvent la chambre, quelquefois le lit, il se soumit avec douceur à une épreuve que, disait-il, il avait méritée. Non seulement il supporta les douleurs avec courage, mais il accepta une contrariété bien grande pour lui. Je pus juger alors de la sincérité de ses sentiments.

Que serais-je devenu si cette maladie m'eût surpris dans ma vie d'autrefois, disait-il ? je me serais révolté, j'aurais aggravé mon mal. D'ailleurs, à quelque chose malheur est bon ; la mort de Paul m'a préparé à l'épreuve, et me la fait paraître bien moins difficile. Après un événement semblable, on ne tient plus guère à la santé, à tant de choses auxquelles on mettait du prix. Cet enfant a supporté son mal sans murmure, et moi, vieux soldat, ne saurais-je souffrir ? Vos bonnes instructions, M. le pasteur, feront le reste.

J'aurais mieux aimé, me disait-il, lorsque je le trouvais abattu ou angoissé, que Dieu m'eût réservé à des dangers et à des fatigues pour son service, s'il m'en eût jugé digne, plutôt que de me retenir ainsi. Oui, je voudrais pouvoir être colporteur, ou missionnaire, en supposant que j'eusse été assez instruit, chez des peuples sauvages ; je leur raconterais ce que Dieu a fait pour moi, je leur dirais : J'ai été un plus grand pécheur que vous. Mais ce n'est pas cela qu'il veut de moi, je le vois bien, c'est toute autre chose. Il faut se soumettre, attendre, immobile dans le rang, l'arme au pied.

M. David s'arrêta ; puis il reprit avec une espèce de gaieté. Certes il valait mieux, M. le pasteur, aller à l'usage ou emporter une batterie que d'essayer le feu sans bouger. On s'animait en courant ; il on tombait bien quelques-uns à droite et à gauche ; bah ! on n'y faisait pas attention. Mais attendro les boulets, voir des rangs entiers tomber comme des files de capucins ! Qu'importe ! J'ai fidèlement servi mes chefs de ce monde, je veux mourir en bon soldat de Christ. Tout cela ne me rapproche-t-il pas de Paul ; il est là haut qui m'attend ; depuis que je suis malade, je vis davantage avec lui, il me semble que cet enfant ne me quitte plus. Ah ! sans doute, c'est pour m'annoncer que je le rejoindrai bientôt.

Je vous attendais avec impatience, me dit-il y a quelques jours, au moment où j'en traîs ; tenez, lisez ce que reçois. C'était une lettre du grand Chancelier qui lui envoyait la décoration de la légion d'honneur, distinction due, disait-il, à ses anciens services. Combien je m'attendais peu à cette marque de souvenir que j'ai tant désirée ! Ah ! vous ne connaissez pas encore, M. le pasteur, la vanité du cœur de

l'homme. Si vous saviez combien de nuits j'ai passées sans dormir à cause de ce bout de ruban ! combien d'irritation en le voyant accordé à des gens, qui, à ce que je croyais, le méritaient moins que moi ! j'avais vu des ecclésiastiques en être décorés, tandis qu'on me l'avait refusé après dix-huit campagnes. Et c'est peut-être au fond l'argument le plus fort que j'avais contre vous. Maintenant que je suis vieux et infirme, le roi pense à un homme qui n'a rien fait pour lui, et qui ne peut plus le servir. Me voilà donc chevalier ; je ne vous le cacherai point, mon cœur en est réjoui. Mais n'est-ce pas pour achever de me montrer la vanité des choses de ce monde que Dieu m'envoie cet honneur, lorsque j'en aurai si peu de temps à en jouir, lorsque Paul n'est plus là pour partager ma satisfaction.

Le capitaine dans son état de dépendance, emploie son temps aussi bien qu'il le peut ; il est toujours prêt à me rendre les services que je puis lui demander. Il m'est utile pour la tenue de quelques comptes, il n'oublie pas les pauvres qu'il a aidés et secourus en tout temps ; quand sa santé le lui permet, il réunit les enfants et leur enseigne la culture du jardin. Ses progrès dans la piété, sa soumission édifient ceux qui viennent le voir, et font plus d'effet qu'une éloquente prédication. Il n'y a plus de divisions dans la paroisse. Je bénis Dieu de m'avoir donné un auxiliaire dans celui qui fut long-temps un obstacle pour moi. Et cependant je n'ai jamais plus senti l'insuffisance de l'instrument qu'il a mis en œuvre pour cette conversion.

COLLABORATION.

Un Chapitre sur les Reliques.

(Suite et fin.)

L'Église romaine n'est pas remarquable seulement dans la multiplication des reliques, elle l'est encore dans le choix qu'elle en fait. Par exemple, dans un des monastères qui furent supprimés lors de la Réformation, on trouva quelques-uns des charbons qui avaient rôti St. Laurent, les rognures des ongles de St. Edmond, un morceau d'un doigt de St. André, quelques gouttes du sang de Jésus-Christ.

A Halle, en Saxe, il y avait plusieurs os de St. George et une partie de son étendard, des morceaux de l'arche de Noé, des parties des corps de plusieurs patriarches et de plusieurs prophètes, les verges de Moïse et d'Araon, des vêtements de la Vierge Marie, et un morceau de la peau de St. Barthélemy. Parmi les corps entiers se trouvait un des enfants massacrés par Hérode, aussi dix-sept corps des compagnes de Ste. Ursule, et de plus le miroir dont se servaient ces vierges martyrs.

Dans une abbaye d'Irlande, on trouva un morceau du sépulcre de Rachel, un peu de manne, un petit os d'un des trois jeunes gens que Nébuchadnezar fit jeter dans la fournaise, six pierres du temple de Jérusalem, trois morceaux de la crèche où l'enfant Jésus fut déposé, un peu de l'or que lui présentèrent les mages, deux des cailloux que le diable montrait à Jésus pour qu'il en fit du pain, un fragment des pains multipliés pour le peuple, un peu de terre sur laquelle pleura Marie quand elle vit percer le côté du Sauveur, quelques gouttes de son saint lait, des poils du vêtement de St. Jean-Baptiste, deux dents de St. Pierre, un morceau de la croix de St. André.

On conserve à la Rochelle quelques gouttes du sang de

Jésus-Christ, que le sénateur Nicodème recueillit furtivement dans son gant.

A Rome, on montre la crèche tout entière où fut déposé le Seigneur à sa naissance, le linge qui l'enveloppait dans cet humble berceau, et même la première petite chemise que lui fit sa sainte mère.

A St. Jean de Latran, à Rome, se trouvent la table sur laquelle le Seigneur célébra la Cène, et le couteau dont il se servit pour découper l'agneau de Pâque, et aussi l'arche que Moïse fit faire dans le désert.

A St. Pierre, à Rome, on a la croix du bon larron, la hache et la scie de St. Joseph.

A Rome encore, on voit la robe sacerdotale que St. Pierre portait lorsqu'il y célébrait la messe, ainsi que l'autel sur lequel il célébrait, l'épée dont il frappa Malchus, et la chaîne dont il était lié quand l'ange le délivra de la prison.

Paris possède la crosse de cet évêque primitif; Cologne et Trèves ont le bonheur d'avoir, l'une ou l'autre, le bâton qu'il portait d'ordinaire en voyage.

A Ste. Marie de Lyon, on montrait les douze peignes des Apôtres.

A Upsal on a la bourse de Judas, avec une des trente pièces d'argent qu'il reçut pour sa trahison: et aussi les pantoufles rouges que portait la Vierge Marie, quand elle alla visiter sa cousine Élizabéth.

Dans l'église de St. Pierre, à Burgos, les Augustins ont les dés avec lesquels les soldats tirèrent au sort la tunique du Seigneur; la queue de l'âne de Balaam; la lanterne de Judas; un peu de manne; quelques fleurs de la verge d'Aaron; le peigne de la Vierge; un peigne de chacun des douze apôtres, presque aussi bons que s'ils étaient neufs; un bras et un doigt de Ste. Anne, mère de Marie, le voile de la Vierge; un bout de la corde avec laquelle Judas se pendit; des cheveux de Marie; plusieurs fioles de son lait; et, ce qui est encore plus rare, un peu de beurre et de fromage faits de ce lait; et de plus, son bourdalou, qu'ils regardent comme une relique très-précieuse; mais on ignore s'ils lui rendent ou non le culte d'hyperdulie.

A Montréal, il n'y a encore que quelques mois, on promenait de maison en maison la soutane et les pantalons d'un certain M. Ollier, prêtre du séminaire de St. Sulpice; jusqu'à ce qu'enfin le tout eût été changé en scapulaires, objets que se font honneur de porter les dévots et les dévotes de ce que les prêtres appellent la bonne Ville-Marie.

On peut voir encore dispersés dans nombre de maisons d'une paroisse du district de Montréal, quelques poils du bout d'un certain Père, lesquels lui enleva un jour furtivement, dit-on, une pieuse de profession.

Mais dans cette liste de reliques, tirée de divers catalogues, rien n'approche de ce que les moines, qui firent partie de la première croisade, rapportèrent de Jérusalem et d'autres lieux saints. On mentionne, entre autres objets précieux, un rayon de l'étoile des sages d'Orient, un son des cloches de Jérusalem, un échelon de l'échelle que Jacob vit en songe, l'écharde que St. Paul avait dans sa chair, un morceau du doigt du St. Esprit, un ongle de chérubin, une plume de l'ange Gabriel, des plumes arrachées de l'aile d'une poule de la race du coq dont le cri rappela à Pierre son lâche reniement, un *ahan* de St. Joseph, qu'il poussa en fendant du bois, et qui fut recueilli dans une fiole par un archange dont on m'a bien dit le nom, qui malheureu-

sément m'est échappé. Cette dernière relique, après avoir été longtemps adorée en France, fut transportée à Venise, et de là à Rome.

Arrêtons-nous! Ceux qui ne connaissent pas les petites menées des prêtres, des moines et des nonnes, ainsi que l'ignorance et la superstition des dévots enfants du Pape, pourraient nous accuser d'exagération. Cependant il ne faut pas fouiller beaucoup dans les archives des diverses Églises de la communion romaine pour se persuader de la vérité de ces faits, qui attirent sur ce système absurde de religion et sur ceux qui le suivent la risée et le mépris du nombre immense d'incrédulés que Rome a formés, et qu'elle renferme encore dans son sein, parce qu'ils sont nombreux; ainsi que les pleurs et la commiseration des vrais disciples de la croix, qui ne veulent que l'Évangile dans son admirable simplicité.

D'ailleurs tout le monde ne sait-il pas qu'il y a au moins trois tuniques du Sauveur, depuis que l'évêque de Trèves a exhibé celle qu'il possédait? Tout le monde ne sait-il pas que si l'on réunissait toutes les grandes et les petites croix qui ont été faites du bois de ce qu'on appelle la Vraie croix, on pourrait en faire une centaine, de bonnes dimensions? Tout le monde ne sait-il pas que, pour répondre aux sarcasmes des incrédules, l'Église de Rome explique ce fait en l'attribuant à une multiplication miraculeuse? Tout le monde ne sait-il pas que l'Église romaine enseigne que le corps de Jésus-Christ se trouve, en même temps, en des milliers de lieux différents et sous des millions d'hosties? Et si elle peut ainsi multiplier le corps, la croix et la tunique de Jésus-Christ, pourquoi lui serait-il plus difficile de faire cinq ou six corps de St. Pierre, de St. Luc, de St. Pancrace? Et puis faut-il plus de pouvoir pour enfermer dans une fiole le son d'une cloche, ou le souffle d'un homme, que pour faire mouvoir les yeux d'une Madone, ou faire couler le sang du corps de cire de St. Zotique?

Mais que penser et que dire d'une Église dont les chefs emploient des moyens si grossiers pour étendre ou pour conserver leur influence? Que penser et que dire d'une religion dont les sectateurs font parade d'une ignorance et d'une stupidité si étonnantes? Je laisse la réponse à ceux qui ont tant soit peu de sens commun.

L. N. *or*

POESIE.

MA PETITE SŒUR.

Elle est comme la fleur qu'un matin voit éclore,
Que les tendres Zéphirs caressent tour à tour;
La rose printanière a seulement encor
Par trois fois couronné son petit front d'amour.

J'aime ses beaux yeux noirs, sa brune chevelure,
Son gracieux sourire et ses fraîches couleurs,
Et le son de sa voix si candide et si pure,
Cette voix de l'enfant qui pénètre les cœurs!

Quand la brise au matin agit la bruyère,
A l'heure où Philomèle entonne ses chansons,
Où de ses premiers feux l'astre qui nous éclaire
Boit la fraîche rosée et va dorer les monts;

Ou bien quand tout se tait... quand frémit le feuillage.
Au souffle du Zéphir léger, silencieux,
Que l'étoile du soir, en perçant le nuage,
Promène sa clarté dans les flots onduleux;

Quand la reine, des puits de sa pâle lumière,
Jette un premier rayon sur les côtes brunis,
J'aime à te voir, enfant, adressant ta prière
A celui que déjà tu connais et bénis !

Quand vers ce Dieu d'amour ta prière s'envole
Pour moi, petite sœur, ce moment est bien doux !
Il me semble déjà que tu lis la Parole,
Qui dit qu'Emmanuel est au milieu de nous.

Je t'aime dans les bras d'une mère chérie,
Recevant ses baisers, reposant sur son sein ;
J'aime à te contempler, quand dans ta rêverie,
Tu caresses son cou de ta petite main.

Bientôt un doux sommeil, repos de l'innocence,
Me voile ton regard dont le mien est jaloux ;
Je sens ton souffle pur, je l'écoute en silence,
Pour l'admirer encor je me mets à genoux.

Alors, dans ton berceau cette mère attentive
Te pose en t'embrassant, te contemple à son tour,
Revient au moindre bruit que fait ta voix plaintive ;
Dors en paix, te dit-elle, enfant de mon amour.

E. B.

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 28 AOUT 1851.

Le Concile de Québec.

Quiconque s'adonne à des choses mauvaises
fait la lumière et ne vient point à la lumière,
de peur que ses œuvres ne soient censurées.
Jean III, 20.

Un Concile est chose nouvelle au Canada et bien propre, pensons-nous, à exciter la curiosité. Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire que le clergé de tout le pays se réunisse de cette manière ? Sommes-nous menacés de quelques catastrophes que les prêtres dans leur paternelle sollicitude veulent éloigner de nous ? Nous l'ignorons. Mais enfin de quoi s'agit-il ? que veut-on faire ? en un mot, quel est le but de cette assemblée dont on n'a pas d'exemple dans la province ? A toutes ces questions, nous ne savons trop que répondre, car les révérends pères du Concile se taisent complètement là-dessus, se montrant d'une discrétion vraiment digne du confessionnal.

Les journaux ecclésiastiques s'imposent la même réserve : en rendant compte de l'ouverture du Concile provincial, ils se sont bornés au récit de la cérémonie et à l'énumération des membres du clergé qui y figuraient. Et comme les séances n'ont rien de public, quo tout se fait à huis clos, il est probable que rien d'officiel n'en sera publié.

Cependant les pierres parlent, dit le proverbe, et nous pouvons espérer de savoir quelque chose des délibérations de cette nombreuse assemblée. Déjà même, nous avons appris qu'un prêtre de la campagne a dit à ses paroissiens qu'un des buts de ce Concile était de faire disparaître les mauvais livres, qui sont répandus au sein de la population française. Certes, c'est une excellente chose, pourvu qu'on s'y prenne d'une bonne manière, car l'on sait que le meilleur but peut être gâté dans sa source par les moyens que l'on emploie.

Il n'y a que très-peu de livres au milieu de nous, car notre peuple malheureusement ne lit guère, et quant à la plupart des livres que l'on possède dans les campagnes, il faut

l'avouer, ce n'est pas la crème de la littérature française. Ce sont en général *Sainte Philomène, l'Apparition de la Sainte Vierge à des enfants en France, le Miracle de Rimini* et autres contes semblables, qui ne sont propres qu'à favoriser la superstition et l'abjection chez notre peuple. Et si le clergé a compris qu'il est temps de donner aux Canadiens une nourriture intellectuelle, morale et religieuse au lieu de ces absurdes légendes, nous l'en félicitons sincèrement et nous nous en réjouissons de tout notre cœur. Lorsqu'il sera parvenu à faire disparaître cette littérature de sacristie, notre pauvre pays entrera dans une nouvelle ère et où règnent maintenant l'ignorance, la superstition et la dégradation, l'on verra fleurir l'instruction, la piété et la civilisation. A l'œuvre donc, messieurs du clergé ! Ne perdez pas de temps, si vous voulez bien mériter de la patrie.

Cérémonies et Culte.

Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.
Jean IV, 21.

Ce sont deux choses que l'on confond d'une manière déplorable dans l'Église romaine. On s'imagine que Dieu veut être honoré à la manière des hommes et lorsqu'on s'assemble pour lui rendre le culte qui lui est dû on assiste à telles ou telles cérémonies, assaisonnées de quelques paroles dans un langage incompréhensible à la généralité des fidèles, et on appelle cela le service divin. Rien pourtant n'en est plus éloigné. Car le culte de l'Évangile est un culte en esprit et en vérité, comme notre Seigneur l'a déclaré lui-même dans les paroles citées plus haut. Ce que Dieu réclame de nous c'est l'hommage de nos cœurs, c'est l'adoration de nos âmes, se manifestant, sous l'influence du Saint-Esprit, par le chant de ses louanges et par des prières accompagnées de la confession de nos péchés et d'actions de grâce pour ses nombreux bienfaits. Voilà le culte par lequel l'homme s'approche de son Créateur, devient participant de sa nature divine et s'élève vers les cieux, sa vraie patrie.

Mais, dira-t-on peut-être, nous trouvons des cérémonies non seulement approuvées, mais commandées par Dieu dans l'Écriture sainte. Il est vrai que dans le culte des Juifs il y avait des cérémonies, des sacrifices et tout un ensemble d'institutions, destinées à la fois à parler à un peuple enfant de la grandeur et de la sainteté de Dieu et à annoncer la venue du Sauveur, promis à l'humanité. Mais toutes ces institutions ont été abolies par Jésus-Christ, qui en était lui-même l'accomplissement. Elles n'avaient plus de sens après que le Seigneur eût inauguré le culte de l'esprit, l'adoration du cœur. C'était un échafaudage qui avait servi à la construction de l'édifice, mais qui devait tomber dès que celui-ci serait terminé. C'est ce que l'Église romaine doit admettre elle-même.

Nous savons que les cérémonies plaisent à l'imagination de l'homme irrégénéré ; elles imposent à l'ignorance du peuple qui se laisse facilement éblouir par l'éclat ; elles l'amusement et lui tiennent lieu d'adoration spirituelle.

On va à l'église, en général comme on va au spectacle et on en sort aussi éloigné de Dieu qu'on l'était en y entrant.

Les premiers chrétiens, les chrétiens du temps des apôtres ne connaissaient pas ces cérémonies. Nous n'en trouvons aucune trace dans le Nouveau Testament, et ce n'est que lorsque le monde a envahi l'Église, que le judaïsme et

le paganisme se sont joints au Christianisme pour l'altérer et le défigurer que l'on a remplacé l'esprit par la forme et le culte par le spectacle.

Californie.

Nous lisons ce qui suit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Le nouveau service qui s'est organisé par l'Isthme de Nicaragua, vient de faire le plus heureux et le plus brillant début : en effet, il nous a transmis en vingt-neuf jours des nouvelles de San Francisco qui, d'ordinaire, par la voie de Panama, ne nous arrivent guère qu'au bout de trente-quatre à trente-cinq jours. On assure même que sans un retard causé sur l'Isthme par la difficulté de transporter les bagages des voyageurs, la distance entière entre la métropole du Pacifique et New-York, aurait pu être franchie en vingt-cinq jours. On compte bien pour l'avenir ne point dépasser ce temps.

Les étapes, du reste, sont faciles à suivre. Le *Pacific*, parti de San Francisco le 14 juillet au soir, était le 29 à San Juan de Sul, avec 420 passagers et \$800,000 en poudre d'or. Des voitures transportent les bagages à quinze milles de là sur les rives du lac Nicaragua où les attendait le steamer *Director* ; après avoir franchi le lac, ils prirent, pour descendre la rivière San Juan, le nouveau vapeur en fer *Sir Henry L. Bulwer* qui les amena jusqu'à la mer et le *Prometheus* les reçut à son bord. La traversée de l'Isthme pourra ultérieurement s'accomplir en moins de deux jours, et les passagers vident beaucoup les agréments de cette nouvelle route. De l'embouchure de la rivière San Juan, qu'il a quitté le 4 courant, le *Prometheus* les a amenés en huit jours au port de New-York. On estime à plus de \$500,000 la valeur du minerai qui se trouvait à bord.

Les nouvelles que nous transmet le *Prometheus* sont d'un caractère plus sombre encore que les précédentes : la loi de Lynch règne sur tous les points de la Californie, et si elle s'applique en général avec équité, elle se laisse entraîner par fois à de déplorables écarts. Le Comité de vigilance de San Francisco, par la promptitude de ses décisions, par la rigueur de ses actes et l'espèce de solennité dont il les entoure, rappelle involontairement le conseil des Dix ; mais du moins il a le courage de sa justice, et il ne craint pas d'accepter au grand jour la responsabilité toute entière de ses œuvres. Dans la première quinzaine de juillet, il a donné une nouvelle preuve de son inflexibilité, en faisant exécuter un second criminel, James Stuart, coupable à la fois de meurtre et de vol. C'était en outre un échappé de Sidney, et il a été prouvé qu'il était le chef d'une bande redoutable de malfaiteurs qui exploitent le pays.

Le sort de ce misérable n'est pas resté longtemps en suspens : il n'a guère fallu qu'une semaine pour l'arrêter, examiner toute sa vie, obtenir de lui les aveux les plus complets, le juger et l'exécuter. C'est le 11 juillet que s'est accompli le dernier acte du drame.

Les Indiens ne cessent point d'inquiéter les colons californiens sur presque tous les points de l'intérieur : au Nord, dans la vallée de Sacramento, dans celle de Tulare, sur les bords de Rogue's River comme sur ceux du Klumath et de la Trinity, ils montrent les dispositions les moins favorables. Les commissaires font de leur mieux pour les calmer ; mais l'argent leur manque, et les paroles ne suffisent pas à des hommes qui ont devant eux la perspective d'un fructueux pillage exercé contre les envahisseurs de leur pays.

« Les nouvelles des mines ne cessent point d'être des plus encourageantes, et les mineurs sont très satisfaits des résultats qu'ils obtiennent, » dit l'*Alla California*. « Les effets du dernier incendie sont encore perceptibles, continue le même journal, mais nos citoyens montrent toujours la même énergie ; le district brûlé s'est couvert de bâtisses de tout genre qui peuvent servir immédiatement, tandis qu'une foule de maisons en briques se construisent avec activité. » Voilà en somme les deux seuls paragraphes qui viennent faire quelque contraste au milieu de la chronique de désordre et de sang que nous venons d'enregistrer. C'est là malheureusement une bien insuffisante compensation. »

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

SUICIDE.—Un nommé Pierre Rémillard, aveugle depuis quelques années, a été trouvé mort ce matin dans notre village, s'étant pendu lui-même la nuit dernière. Qu'il est triste de penser au sort éternel d'un homme qui termine sa vie par un tel crime !

SEIGNEURIE DE PORT-NEUF.—Cette seigneurie a été vendue à A. Macdonald, Ecr. par les Dames du couvent des Ursulines pour la somme de £3,250.

INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LE HAUT-CANADA.—D'après le rapport annuel du Surintendant, nous voyons que sur 259,258 enfants âgés de 5 à 16 ans il y en a 151,891 qui fréquentent les écoles, pour le soutien desquelles la somme de £88,478 a été dépensée.

ACADÉMIE DE BERTHIER.—Il paraît que les clercs de l'ordre de St. Viateur, qui ont eu la régie de cette académie depuis trois ans, n'ont pas su la maintenir sur un pied convenable, et n'ont rien enseigné de plus que ce qui devrait s'enseigner dans chaque bonne école primaire du Canada. Aussi ils ont été destitués par les commissaires d'écoles de la paroisse, qui ne veulent pas salarier plus longtemps l'ignorantisme.

CONCOURS FONDÉ PAR UN HOMME DE COULEUR.—Un homme de couleur a placé la somme de \$150 entre les mains d'un monsieur de New-York, laquelle somme doit être donnée à l'auteur du meilleur traité contre les préjugés qui empêchent un certain nombre de ses compatriotes d'émigrer à Libéria. C'est un fait aussi intéressant que significatif.

LE PAPE MENDIANT DES SOLDATS.—Le pape a eu une entrevue avec le roi de Naples à Castel-Gundolfo ; mais cette rencontre a eu moins d'importance qu'on ne l'avait supposé. Le pape a vivement insisté auprès de Ferdinand pour obtenir pendant trois ans la cession de quatre de ses régiments suisses ; mais le roi de Naples tient trop à ces régiments, pour avoir consenti à cette demande, et ce n'est que sur les vives instances du Saint-Père qu'il a permis à un régiment de se rendre à Rome. Ce régiment servira de cadre pour en former trois autres.—*Plure*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.—Un nouvel ouvrage de M. de Lamartine, l'*Histoire de la restauration* a paru et a produit une certaine sensation. Le domaine de l'histoire n'a jamais été plus exploré que dans ce temps-ci, c'est un champ que défrichent chaque jour les plus illustres ouvriers de la pensée : M. Thiers poursuit son *Histoire de l'Empire* ; M. Guizot fouille l'histoire d'Angleterre et de France ; M. de Barante vient de livrer au public l'*Histoire de la Convention*, sans compter M. Granier de Cassagnac qui publie dans le *Constitutionnel*, l'*Histoire du Directoire*. Dans sa nouvelle publication, M. de Lamartine n'a pas ménagé Napoléon. Il a fait du grand empereur un portrait qui n'a rien de flatteur, quoiqu'il soit ressemblant dans certaines parties.

FLÉAU TERRIBLE.—Un journal de Londres nous apprend que dans une des îles Canaries, qui contient 8,000 habitants, 3,000 sont morts depuis peu du choléra.

INSURRECTION DE CUBA.—L'insurrection intérieure était terminée, les chefs ayant mis bas les armes, alors que Lopez et ses compagnons débarquèrent sur l'île, prirent possession d'un village et s'y fortifièrent. D'après les nouvelles de la Havane le général Enna était parvenu à déloger les envahisseurs et les poussa, l'épée dans les reins, vers la montagne, où ils couraient se réfugier en désordre.

Pendant ce temps, les eaux de la Bahía Honda devenaient le théâtre d'un fait bien autrement décisif. Quatre embarcations portant cinquante individus étaient capturés par le vapeur *Habanero*, qui fit aussitôt route pour la Havane avec ses prisonniers. Arrivés le 16 au matin, à 11 heures du même jour, ils étaient jugés, condamnés et exécutés militairement au pied du fort Atares.

Cette nouvelle a produit une sensation d'autant plus profonde, que sur les cinquante malheureux fusillés, quarante étaient Américains : parmi eux figure M. W. S. Crittenden, neveu de l'avocat-général de l'Union, qui avait accepté le grade de colonel dans l'armée d'invasion.

DÉCROISSEMENT DE POPULATION EN IRLANDE.—Le recensement de l'Irlande qui vient d'être terminé nous montre une diminution de 1,659,330 en dix ans chez la population.

irlandaise. Ce fait est d'autant plus remarquable que dans le même espace de temps, la population de l'Angleterre s'est augmenté de deux millions. On sait que ce décroissement est dû à la famine et à l'émigration, mais l'on se demande pourquoi la même chose n'a pas lieu dans les pays voisins.

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU EN FRANCE.—Cette procession n'a pas autant d'honneur en France que parmi nous. On sait qu'à Paris elle n'a lieu que dans les églises et que dans les villes de province où se trouve un temple protestant, elle ne peut se faire que du consentement des "frères séparés." Et même dans les villes où le romanisme domine, le clergé ne réussit guère à faire assister les gens influents à ses cérémonies. Voici ce que dit une feuille de France: "Nous lisons dans un journal de Nantes: malgré l'invitation pressante faite par les journaux cléricaux, il n'y avait dans le cortège ni un seul fonctionnaire, ni un seul garde national en uniforme. Que ce simple fait est instructif!!! Dans une ville où le papisme exerce tant d'influence, à Nantes, tous les efforts du clergé sont ainsi frappés d'impuissance. Et pourquoi? C'est qu'on a cessé de croire à votre dogme anti-évangélique, à ce que vous appelez si improprement la présence réelle..."

LE CATHOLICISME DÉCLINE EN ITALIE.—Un de nos amis, dit la *Revue de Suisse*, qui vient de parcourir toute la péninsule et la Sicile, un simple voyageur a été frappé de ce fait. Les églises sont désertes, on n'y rencontre que quelques fidèles clair-semés.

AMOUR POUR LA BIBLE.—"Un Florentin avait prêté sa Bible à un paysan des environs, qui ne reparut pas de quelque temps. Le Florentin alla réclamer son livre; et qu'apprit-il? L'emprunteur avait entrepris de le copier! Que dire de l'église, qui au XIX^{ème} siècle, met ses membres dans la nécessité de copier ainsi les Ecritures, sous peine d'en être privés?"

LIBERTÉ RELIGIEUSE AU DANEMARCK.—Une loi vient d'être passée au Danemarck, qui garantit la liberté religieuse aux dissidents.

—Des capitalistes juifs, chassés de Russie sont en marche d'acheter des terres en Hongrie, dans le but d'y fonder des colonies juives.

UNE CURIEUSE EXPERIENCE.—On écrit de Paris, 12 juillet 1851: "Une expérience sans aucun bruit vient d'avoir lieu dimanche dernier, 6 juillet, à Mortefontaine.

Pendant que des milliers de spectateurs, le nez en l'air, suivaient de l'œil MM. Poitevin et Godard, un nouveau confrère ouvrait dans les airs des voies nouvelles.

M. Henri Gabroux, l'ancien oisicleur du roi Joseph Bonaparte, connu de tous les promeneurs, de tous les touristes, avait conçu depuis longtemps la pensée d'utiliser sa rare habileté à apprivoiser les oisicaux. L'idée lui vint de se servir des cygnes pour la direction d'un aérostat. Il communiqua sa pensée à un ami intime, qui le mit en rapport avec un aéronaute.

Celui-ci confectionna un ballon d'après un système nouveau, et dimanche dernier, ces messieurs entreprirent leur voyage dans un char aérien remorqué par des cygnes.

Partis des étangs de Mortefontaine, près de l'île de Molleton et de Charlepoint, ils se dirigèrent sur Chantilly.

S'ils avaient été, comme leurs confrères de Paris, poussés par le vent, c'est vers Nanteuil-le-Haudouin qu'ils eussent été emportés.

Ils opérèrent leur descente près de Pont-Saint-Maxence, dans une petite plaine entourée de bois, c'est-à-dire au nord-ouest.

Ces hommes modestes n'ont pas eu recours à la réclame, et grâce à la solitude des bois qu'ils ont traversés l'expérience a eu lieu en quelque sorte à huis-clos. C'est ce que voulaient ces messieurs, afin d'éviter les quolibets en cas d'insuccès.

Il faut avoir été témoin de ce spectacle pour s'en faire une idée. Rien de plus intéressant, rien de plus curieux que ces cygnes conduits à grands guides dans les airs. C'est la mythologie réalisée, c'est Vénus sur son char, traîné par la nymphe Peristère et ses sœurs, ou plutôt par Cygnus et ses frères, les amis fidèles de ce pauvre Phaéton!..."

VOITURE COMMODE.—On lit dans le *Courrier du Havre*: Nous avons vu circuler hier, dans les rues du Havre, une voiture de six pieds de long

sur trois pieds de large, mise en mouvement par un mécanisme intérieur, soigneusement dérobé aux yeux. L'inventeur de cette voiture, M. Prevost, de Lisieux, déclare qu'il fait, sans se fatiguer, trois lieues à l'heure sur les routes ordinaires, et que, dans la journée, il parcourt de vingt-cinq à trente lieues. La force qu'il emploie n'est pas la force musculaire s'exerçant par les bras ou par les jambes, à l'aide de pédales ou de manivelles, mais la force pondérale. C'est par le poids de son corps qu'il met en mouvement son mécanisme.

ANNONCES.

Fonderie de Caractères d'Imprimerie de Montréal.

Le soussigné prend l'occasion d'annoncer aux Imprimeurs du Canada que la promesse qu'il a faite en introduisant au public son nouveau spécimen, est en voie de s'accomplir. L'artiste d'Edimbourg a fourni les matrices pour le petit texte, et en promet d'autres sous peu. Cette addition avec d'autres améliorations considérables, rend cet établissement digne de l'appui qu'il continue à recevoir, et pour lequel le propriétaire offre ses sincères remerciements.

Les agences suivantes continuent leurs transactions avec cette fonderie:

MM. R. HOE & CO.,
de New-York,

FABRICANTS DE PRESSES;

MM. WELLS & WEBB,

TAILLEURS DE LETTRES DE BOIS.

M. GEO. MATHER,

FABRICANT D'ENCRE A IMPRIMER

de toutes couleurs;

MM. L. JOHNSON, & CO.,

Fondeurs de Caractères d'Imprimerie et de Stéréotype, De la manufacture desquels le soussigné tient toujours un assortiment général.

Les maisons susnommées sont si bien connues qu'il est inutile de faire aucune remarque sur l'excellence de leurs produits.

Tout le monde reconnaîtra l'avantage qu'ont les Imprimeurs du Canada de pouvoir acheter à leur porte ce qui est nécessaire pour monter ou renouveler un atelier, tandis que

LA FONDERIE DE CARACTÈRES DE
TORONTO,

qui est une succursale de cet établissement, sous la direction de M. D. K. Feehan, agent, rue Front Toronto, place les Imprimeurs de toutes les parties de la province sur un pied également favorable.

VIEUX CARACTÈRE pris en échange pour du **NEUF** sans aucune déduction, pour le rebut, à 5d. la livre. 20 p. 0/0 imposés sur les importations américaines pour couvrir les droits de douane, les frets, etc.

CHAS. T. PALSGRAVE,

Coins des rues Ste.-Hélène et Lemoine.

Les éditeurs de journaux qui donneront trois insertions à cette annonce, en recevront paiement en caractère s'ils achètent pour quatre fois le montant de leur compte.

18 juillet, 1851.

LE PHARE DE NEW-YORK,

Rédigé par M. E. Masseras.

Prix de l'abonnement: pour le Canada \$3, 50. par année.

Agent pour Montréal, M. D. Latte.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.